

Le contre-transfert, la symbolisation et le don d'absence

wilfrid reid

Pour Paula Heimann (1950), avec le concept de résonance contre-transférentielle, le contre-transfert devient un levier pour le processus analytique, en particulier dans les transferts en mal de symbolisation. Dans ce contexte, la théorie de la symbolisation de Winnicott permet de penser le rapport transféro-contre-transférentiel comme une remise en jeu de la transitionnalité, pouvant ouvrir la voie à une symbolisation du transfert. Avec le travail du négatif, Green prolonge cette théorie de la symbolisation en présentant la situation analytique comme un don d'absence.

« La parole est moitié à celui qui parle, moitié à celui qui écoute »

Montaigne

La résonance contre-transférentielle

Au tournant des années cinquante, en rafale, des textes de Winnicott, Heimann, Gitelson et Annie Reich permettent au contre-transfert d'entrer par la grande porte dans la théorie analytique. Le contre-transfert est, en quelque sorte, dédouané : il cesse d'être uniquement un obstacle et acquiert le statut de levier pour l'instauration d'un processus analytique. On pense, en particulier, au très court texte de Paula Heimann qui, souvent cité, est devenu un texte-phare en introduisant la notion de résonance contre-transférentielle : ainsi certaines dimensions du transfert, souvent même les plus significatives, sont d'abord repérées dans le contre-transfert longtemps avant d'être traduites verbalement dans le transfert de l'analysant; dans le langage de Winnicott (1947), il s'agit du contre-transfert objectif.

Nous avons là sans doute l'une des percées théoriques majeures de la psychanalyse post-freudienne; en même temps toute découverte, si utile qu'elle soit, possède sa part d'ombre. C'est pourquoi Winnicott nous met en garde contre un usage abusif du concept de résonance contre-transférentielle qui conduirait à n'attribuer qu'au patient le vécu transférentiel de l'analyste. Pour lui, l'analyste n'est pas uniquement l'objet d'un transfert : il est simultanément le sujet d'un transfert, le sien, par rapport à l'analysant, voire par rapport à l'analyse. Winnicott nous incite ainsi à être attentif à ce contre-transfert subjectif, propre à l'analysé, qui s'exprime dans sa manière personnelle d'accueillir le contre-transfert objectif.

L'analyste comme sujet et l'analyste comme fonction

Ce statut de l'analyste comme sujet d'un transfert est toujours peu ou prou susceptible de faire obstacle au processus analytique. Dès lors, il est utile de se référer simultanément au statut de l'analyste comme fonction, celle-ci constituant, pour lui, une voie de dégagement possible de sa conflictualité interne. À cet égard, une question se pose qui permet de baliser les effets du contre-transfert subjectif : dans quelle mesure le vécu contre-transférentiel s'avère-t-il une position analytique fonctionnelle, c'est-à-dire une position qui facilite les conditions de la libre association et la réponse interprétative. Tel devient l'enjeu fondamental.

Selon Jean-Luc Donnet.

« L'analyste est donc toujours astreint à la discipline de disjoindre et d'articuler en lui sujet et fonction. » (Donnet, 1995, 44)

Gardons à l'esprit que cette position analytique fonctionnelle ne relève pas simplement d'un savoir théorique; elle demande une élaboration auto-analytique qui rend ce savoir compatible avec les aménagements actuels de la conflictualité inconsciente de l'analyste. Ce processus continu de subjectivation de la théorie assure la dialectisation du rapport entre sujet et fonction dans la mesure où la méthode analytique est opérante, soit dans la mesure où la libre association suit son cours et peut recevoir une réponse interprétative. Cette tension dialectique est mise à mal dans la réaction thérapeutique négative. Celle-ci, paralysant la fonction analytique, ferme la voie privilégiée de dégagement de la conflictualité interne de l'analyste; elle risque de créer une surcharge économique du côté de l'analyste comme sujet.

Le trauma psychique de l'analyste

Dans la réaction thérapeutique négative, l'analyste est fréquemment à l'orée d'un fonctionnement psychique traumatique; il devient vivement sollicité par le tout-pouvoir de l'affect qui peut le mobiliser à son insu. L'évacuation hors psyché de la surcharge affective risque de prendre le pas sur l'élaboration contre-transférentielle; l'analyste, souvent à son insu, sous couvert d'interprétation, est tenté de réagir du tac au tac. *Dans cette réaction contre-transférentielle*, il est contraint de faire l'économie du temps de latence nécessaire pour ce qui serait de l'ordre d'une *réponse contre-transférentielle* où il pourrait se situer ailleurs qu'à l'endroit où il est explicitement ou implicitement sollicité par l'analysant. Le trauma psychique, peut-on penser, est aussi contagieux qu'une infection virale de sorte que le fonctionnement psychique traumatique de l'analyste – il est permis d'espérer qu'il ne soit pas son mode usuel – devient un excellent indicateur du fonctionnement psychique traumatique de l'analysant.

Du côté de l'analysant, ce fonctionnement psychique traumatique s'exprimera par une modalité d'articulation contenant/contenu de la conflictualité peu

compatible avec le processus analytique, davantage que par une conflictualité spécifique. Cette articulation peu propice cliniquement deux variantes. Dans l'une, l'analysant est engouffré dans le vécu transférentiel; il ne peut prendre la distance nécessaire à la méta-communication que représente l'interprétation. La rivière est sortie de son lit; la non-métaphorisation du transfert est à l'avant-scène. Nous observons une problématique du trop. Dans la seconde variante, il y a exclusion du transfert; aucune allusion n'est faite à la présence de l'analyste au-delà d'une référence à son statut professionnel. L'analyste, comme objet transférentiel, n'existe pas. La relation est à ce point désaffectée que le vécu transférentiel brille par son absence.

Gardons-nous de sous-estimer l'importance de ce vide affectif. Nous décrirons ultérieurement le négatif au plan métapsychologique; nous sommes ici en présence du négatif, au plan clinique. Notre compréhension clinique a intérêt à prendre pour objet d'abord et avant tout ce qui n'est pas là, ce qui manque du côté de l'affect; ce manque devient la chose significative, davantage que ce qui est là, soit les contenus évoqués. La rivière est asséchée; nous retrouvons la problématique du trop, devenue celle du trop peu. Le vide affectif qui caractérise la relation transférentielle dissimule mal la non-métaphorisation du transfert qui, moins explicite, n'en est pas moins présente. Elle pourra subitement faire irruption dans une érotisation manifeste du transfert ou encore dans un rêve qui d'emblée met en scène un rapport incestueux. L'analysant s'empressera d'ignorer ce matériel peu déguisé; le désinvestissement reprendra rapidement ses droits.

Dans l'une et l'autre variantes, l'analyste a intérêt à faire porter son attention sur l'activité mentale elle-même plutôt que sur le produit de cette activité mentale. Dans les deux cas de figure, la problématique fondamentale concerne un accès difficile à la symbolisation. Dès lors, l'évacuation hors psyché de l'une des forces en présence dans la conflictualité interne a préséance sur l'élaboration psychique de cette conflictualité. La psyché opérant en deçà de la représentation comme représentation, le mot, autant que le geste, devient une action.

Le discours pourra dès lors prendre l'allure d'une vaste opération conjuratoire. Selon le *Petit Robert*, conjurer c'est : « écarter (les esprits malfaisants) par des prières, des pratiques magiques ». Il en va ainsi chez Simone avec une formule qui revient comme un mantra : « Ça ne m'intéresse pas... ça ne m'intéresse pas. » Cette formule devient la ponctuation de son discours. Simone s'est d'abord montrée préoccupée par le caractère désertique de sa vie amoureuse. Son passé amoureux a été plutôt chaotique; elle a ensuite effectué un mouvement de retrait qui commence à lui peser.

Ce motif de consultation est à peine mentionné que Simone s'empresse de l'oublier. Longtemps, il n'y aura plus aucune allusion à son rapport avec les hommes. Elle s'emploie plutôt à décrire par le menu une activité professionnelle qu'elle présente comme de plus en plus satisfaisante. Cette activité est visiblement surinvestie. Il en était ainsi également pour son père dont, selon la légende familiale, une addiction au travail aurait entraîné une mort prématurée. Simone a vécu

une relation très intense et ouvertement très conflictuelle avec son père. Plusieurs éléments de l'anamnèse vont dans le sens d'un inceste psychique; le matériel onirique y fait parfois écho de manière peu déguisée.

Petit à petit, le rapport amoureux refait surface dans le matériel mais sur un mode très particulier. Simone, au passage, décrit les hommes qu'elle croise, dont certains qui éprouvent un sentiment amoureux à son endroit. Là, inévitablement, la formule tombe comme un couperet : « Ça ne m'intéresse pas. » L'exploration du phénomène conduit Simone au récit suivant. Récemment, elle a rencontré un homme qui s'intéresse à elle et qui, bien sûr, ne l'intéresse pas. L'homme l'invite au restaurant; Simone est disposée à accepter l'invitation à la condition que chacun paye son repas. L'homme s'objecte et menace de retirer son invitation; Simone cède à la menace; elle accepte l'invitation en renonçant à la condition qu'elle voulait poser.

Ainsi surgit un clivage entre le discours et le comportement. Au plan du discours, Simone introduit une mise à distance sur un mode conjuratoire, magique; au plan du comportement, le lien amoureux suscite un sur-investissement ou un tout-pouvoir du désir par rapport auquel Simone s'avère tout à fait démunie, sinon en le vidant de tout substrat affectif. Avec André Green (1990), nous prenons acte du « sacrifice subjectal » de Simone; il induit un désinvestissement magique de soi comme de l'autre. Cette pure culture d'un processus primaire dénaturé en pulsion de mort opère, de manière clivée, par rapport au comportement. La problématique du trop refait ainsi surface sous la problématique du trop peu; au plan métapsychologique, nous assistons à la prépondérance de la dimension économique.

La théorie de la symbolisation de Winnicott

À cet égard, ce n'est pas le moindre mérite de la théorie de la symbolisation de Winnicott (1960a) que de s'inscrire dans une double perspective économique et relationnelle. Le plan économique ou quantitatif réfère au rôle central de l'omnipotence et conséquemment au travail psychique qui, induisant un deuil relatif de cette omnipotence, favorisera sa médiatisation. Le plan relationnel situe ce travail à l'interface psyché/environnement. Un rapport psyché/environnement suffisamment bon est nécessaire à une régulation heureuse de l'omnipotence qui devient garante d'un accès à la symbolisation.

Rappelons succinctement cette théorie de la symbolisation. Pour Winnicott, le symbole est essentiellement un espace psychique; cet espace prend place dans l'écart entre l'objet subjectif et l'objet objectif. L'instauration de cet écart dépend de l'évolution favorable de la double paradoxalité, le trouvé/créé et le détruit/trouvé à l'œuvre dans la rencontre de la psyché et de l'environnement.

Pour les fins de son développement affectif, l'enfant, nous dit Winnicott, doit Posséder des « prérogatives divines » (Ribas, 2000, 52); il se doit de créer le monde afin de pouvoir affectivement l'habiter et, par voie de conséquence, habiter affectivement sa vie. Paradoxalement, pour que l'enfant puisse donner libre cours

à sa création, il importe que l'environnement pose le monde à l'endroit et au moment même où l'enfant le crée. Ce paradoxe du trouvé/créé permet « l'expérience de l'omnipotence » (Winnicott, 1971a, 67) ou l'arrimage de l'omnipotence et de la réalité extérieure; c'est la création de l'objet subjectif.

Au trouvé/créé doit faire suite le détruit/trouvé. Nous avons à considérer ici, davantage qu'un ordre chronologique, une succession théorique qui relève d'un mouvement toujours à refaire. De plus, Winnicott y introduit une conception originale de la destruction; cette conception inaugure véritablement une coupure épistémologique avec la notion courante de destruction, voire avec la notion traditionnelle de pulsion. Depuis Freud (1905), qui dit pulsion, dit une excitation qui prend sa source dans l'individu. Or Winnicott (1971b) décrit une destruction sans intentionnalité destructrice : le terme est choisi pour définir la réponse possible de l'objet/environnement qui peut se sentir détruit. C'est la réponse de l'objet qui qualifie rétroactivement le mouvement pulsionnel du sujet comme destructeur. Cette nouvelle conception, faut-il préciser, n'invalide pas la conception ancienne; elle pose les racines du monde pulsionnel dans un temps théorique antérieur à l'actualisation de la conception freudienne.

Nous reviendrons à Freud ultérieurement : pour le moment, poursuivons avec Winnicott. Selon lui, l'enfant ne peut s'approprier sa destructivité que si elle est délestée de l'omnipotence. C'est pourquoi il importe que l'objet/environnement ne se sente pas détruit, permettant ainsi le deuil de l'omnipotence du mouvement destructeur. L'enfant devient dès lors le sujet de sa destructivité; la source de la pulsion s'inscrit « *dans la représentation inconsciente que l'individu se fait de lui-même* » (Winnicott, 1940, 35). Cette subjectivation de la destructivité rend opérationnelle la conception freudienne de la pulsion. Conjointement, ce deuil de l'omnipotence donne accès à l'objet objectif, un objet hors d'atteinte du mouvement destructeur. La destruction fabrique ainsi la réalité, nous dit Winnicott (1971b). L'instauration de l'objet objectif fait surgir un espace entre objet subjectif et objet objectif; cet espace ouvre la voie à la symbolisation. Cette théorie de la symbolisation enrichit considérablement, au plan conceptuel, l'expérience transféro-contre-transférentielle. En effet, cette expérience peut dorénavant être pensée comme une remise en jeu de la double paradoxalité inhérente au rapport psyché/environnement. De cette manière, elle délimite un nouveau territoire pour le travail du négatif, de par une reprise du mouvement vers la transitionnalité.

Le travail du négatif

Cette théorie de la symbolisation implique en effet le travail du négatif. Qu'est-ce à dire? Winnicott souligne que : « Dans l'espace transitionnel, l'objet *est et n'est pas** la mère. Si l'objet représente la mère, il est tout aussi important qu'il ne soit pas la mère. » (Winnicott, 1971c, 14) Comme Bion le fera à sa manière, Winnicott ouvre ainsi une nouvelle avenue théorique qui pose la nécessité pour

* Mots soulignés par l'auteur du présent texte.

l'enfant de construire en lui une non-existence de la mère, une absence de la mère. Dans cette perspective, il importe de distinguer l'absence et la perte. Cette présence/absence, pourrait-on dire, se situe à mi-chemin entre d'une part la présence hallucinatoire ou l'intrusion par l'objet et d'autre part la perte ou la disparition de l'objet. Cette absence de la mère devient une condition d'éclosion d'un psychisme individuel. Winnicott donne ainsi un statut métapsychologique au concept de négatif, entendu au sens du non-être par rapport à l'être, le « no-thing » de Bion. André Green (1993) s'emploiera à développer cette théorie du négatif où la non-existence, l'absence, devient un élément *structurant* de la psyché.

Comme Winnicott, Green situe sa réflexion dans une double perspective économique et relationnelle. Au plan relationnel, il prolonge dans l'intrapsychique la théorisation interpsychique de Winnicott en mettant l'accent sur les répercussions intrapsychiques des aléas du développement de l'espace interpsychique. Au plan économique, Green met en lumière comment un certain travail sur le quantitatif est un préalable à l'induction de ce saut qualitatif que représente la symbolisation. De cette manière, André Green pose les assises métapsychologiques de cette problématique du trop dont nous avons rappelé antérieurement la théorie clinique.

Il s'agit d'articuler les registres de la force et du sens; à cet égard, on peut considérer que la force doit perdre une partie de sa puissance pour qu'il y ait du sens de rechercher du sens. Il existe ainsi un préalable à la capacité de la psyché d'investir la recherche du sens. En l'absence de ce pré-requis, au-delà du refus d'une interprétation spécifique, l'exercice de la méthode analytique vient buter sur une remise en cause de la légitimité de tout travail interprétatif. Il importe alors d'envisager comment concevoir l'instauration de ce préalable : ce à quoi s'emploie André Green dans sa réflexion sur le travail du négatif. Pour ce faire, Green prend comme point de départ le postulat fondamental de la métapsychologie de Freud : le premier psychisme opère sous l'égide de l'hallucinatoire. C'est le tournant de 1897, le moment où Freud abandonne la théorie de la séduction.

De par ce mode hallucinatoire, l'investissement de l'objet possède une force qui relève de la toute-puissance. C'est la mise en œuvre de cette toute-puissance qui opère dans la satisfaction hallucinatoire. Dans cette modalité d'investissement, l'objet occupe d'emblée tout l'espace psychique du sujet; la psyché du sujet subit en quelque sorte une occupation étrangère.

Ce mode de présence est, ipso facto, une présence en excès; nous sommes métapsychologiquement dans le trop de présence de la mère. Si dans la modalité transitionnelle d'investissement de l'objet, *cet objet est et n'est pas la mère*, cela implique que le développement affectif, en particulier l'accès à la symbolisation, est dorénavant conçu comme l'introduction progressive du non-être de la mère, comme un processus d'absentification de la mère dans la psyché. André Green théoriserait ce travail du négatif en articulant les métapsychologies de Freud et de Winnicott.

Le modèle hallucinatoire

Au commencement était l'hallucinoire; la psyché est d'emblée plongée dans la démesure, l'hubris que les Grecs mettront en scène dans la tragédie antique. Lors du tournant de 1897, Freud découvre la réalité psychique, au sens fort du terme : il existe, dans le premier psychisme, comme un noyau dur, une sorte de réalité qui ne le cède en rien à l'existence de la réalité matérielle. Cette démesure, ce quantitatif font en sorte que, dans le rêve, la représentation prend valeur de réalité. L'hallucinoire est une composante normale, universelle de la psyché primitive; cette composante doit être distinguée de l'hallucination, phénomène généralement pathologique. De par l'hallucinoire, la toute-puissance régit le psychisme infantile; elle infiltre toute la vie psychique de l'enfant.

Petite scène de la vie quotidienne. Nous sommes amenés à observer un petit-fils qui rencontre son grand-père. Antoine a deux ans et demi. Il semble prendre grand plaisir à conduire l'auto de son grand-père. Tantôt il est au volant, tantôt il s'affaire à manier tout ce qui bouge. Il refait les mêmes gestes à plusieurs reprises puis tout à coup il s'arrête; il veut savoir où est le « ça roule ». Que diable, elle roule cette voiture? Maman devra lui dire qu'« il est trop petit pour le “ça roule” ». Ainsi a cours, à jets continus, la démesure, le sans-limite du psychisme infantile.

L'enfance passe, l'infantile demeure. En s'associant au mouvement de la pulsion, l'hallucinoire constitue un cocktail explosif pour la psyché; il représente une menace pour l'intégrité narcissique du sujet. Le tout-pouvoir de l'hallucinoire détruit le psychisme individuel comme entité propre; en quelque sorte, nous observons le retour à la structure individu/environnement en ce sens que la psyché individuelle a perdu son fonctionnement spécifique, essentiellement sa capacité d'élaboration psychique. La psyché n'a pas la capacité de penser les pensées. Si penser un désir équivaut inconsciemment à réaliser un désir, le registre de la pensée devient peu différencié du registre de l'agir. En pensant une chose, le sujet court irrémédiablement le danger d'un débordement où la pensée, échappant à son contrôle, risque à tout moment de devenir, à son insu, une réalité. Il importe, dès lors, d'abolir le surgissement de toute pensée personnelle, c'est-à-dire une pensée qui prendrait sa source « *dans la représentation inconsciente que l'individu a de lui-même* » (Winnicott, 1940, 35). Pour ce faire, le sujet abolit inconsciemment sa capacité élaborative : le sujet, ne pouvant effacer l'objet, s'efface lui-même. C'est « *le sacrifice subjectal* » (Green, 1990, 365).

Au plan métapsychologique, la pensée cesse d'être une action psychique : elle devient une réaction à la pensée d'autrui (Pontalis, 1975). Dans la relation interpersonnelle, quand elle est mobilisée affectivement, la psyché devient enfermée dans un dilemme : ou bien accuser une fin de non recevoir ou bien se soumettre à la pensée d'autrui, une pensée qui, comme celle du sujet, cesse d'être du pensable et prend valeur de réalité. Comment peut-on questionner ce qui se présente à la psyché comme étant la réalité? Ainsi en est-il de l'invitation au restaurant pour Simone. Pour être préservée, la capacité de penser les pensées demande l'arrimage de l'hallucinoire et de l'épreuve de réalité. Or cette cohabitation n'est pas donnée

d'emblée; elle est la résultante d'un développement complexe qui comporte un travail de négativation de l'hallucinoire : c'est l'hallucination négative de l'objet. Ainsi qu'il a cours dans la réalisation hallucinoire du désir, l'hallucinoire freudien est une hallucination positive de l'objet, soit une perception sans objet; il s'agit de voir un objet qui n'est pas là. A contrario, l'hallucination négative de l'objet devient la non-perception d'un objet qui est là. Il s'agit d'une CAPACITÉ NÉGATIVE, celle pour l'enfant de ne pas percevoir une mère qui est présente; cette capacité négative est un prélude à la capacité de penser les pensées concernant la mère : penser la mère plutôt qu'être engouffré dans les pensées attribuées à la mère, des pensées qui prennent valeur de réalité. Cette capacité négative qui permet au sujet de ne pas percevoir une mère qui est présente, peut être considérée comme le répondant intrapsychique de ce que Winnicott décrit, dans le territoire interpsychique, comme la capacité d'être seul en présence de l'objet.

Pour faire contrepoids à la toute-puissance de la réalisation hallucinoire du désir, le pôle individuel de la structure individu/environnement, pour advenir comme psychisme individuel, doit générer une force équivalente de refus de la présence hallucinoire. Cette force de refus permet la création d'un *vide structurant*; ce vide structurant résulte de l'hallucination négative de l'objet. L'émergence de cette contre-force nécessite la participation de l'objet/environnement qui, en acceptant de s'effacer, est partie prenante du processus. Cet effacement ne doit pas être un retrait mais plutôt, en terme cinématographique, un fading out. Cet effacement favorise l'actualisation intrapsychique de l'hallucination négative de l'objet qui rend possible, pour la psyché, la création d'une illusion nécessaire, celle d'être elle-même à la source de son fonctionnement. Cette illusion rend ainsi opérationnelle la conception freudienne de la pulsion.

Comme nous l'avons rappelé antérieurement, pour Freud, l'origine interne de l'excitation est nécessaire pour déterminer la nature pulsionnelle de cette excitation. Pour lui, cette origine interne va de soi; elle est donnée d'emblée. Pour Winnicott, cela ne va pas de soi; au point de départ, « l'excitation pulsionnelle est aussi externe qu'un grondement de tonnerre, une claque » (Winnicott, 1960b, 117). Un processus de subjectivation de la pulsion doit advenir afin que l'excitation pulsionnelle soit affectivement vécue comme prenant sa source dans l'individu (Reid, 2002). Au plan interpsychique, le processus est tributaire des aléas du développement de l'affectivité primaire. Au plan intrapsychique, il est tributaire du destin heureux du travail du négatif.

Si la réponse de l'objet-environnement n'est pas favorable à l'instauration de l'hallucination négative de l'objet, l'individu ne peut faire le deuil de l'omnipotence. Seul « le sacrifice subjectal » ou l'hallucination négative du sujet permet de contrer les effets destructeurs de l'omnipotence, pour la psyché. C'est l'instauration d'une autre modalité de vide; cette fois, il n'est pas structurant mais plutôt *défensif, désorganisateur*; c'est la création d'un vide affectif. « Si je ne peux être affectée que sur le mode de la toute-puissance, je ne peux me défendre qu'en

abolissant toute implication affective », semble dire Simone. Quand elle est mobilisée au plan pulsionnel, elle cesse d'exister affectivement; en même temps, elle devient entièrement mue par l'autre. Évitions cependant d'être piégés par le langage qui réfère tantôt au sujet, tantôt à l'objet alors que nous décrivons un processus qui est antérieur à la différenciation sujet/objet et qui, dans une évolution heureuse, devrait éventuellement conduire à cette différenciation. L'échec de ce processus a précisément pour effet d'empêcher toute distinction sujet/objet. De fait, l'hallucination négative du sujet entraîne ipso facto une non-reconnaissance de type hallucinatoire des caractéristiques propres de l'objet. Cette dérive négativiste du travail du négatif, de cette manière, suscitera chacune des modalités transférentielles décrites antérieurement. Divers moments de la cure mettront à l'avant-scène l'une ou l'autre de ces modalités.

La mère qui a réussi dans sa fonction de s'effacer comme objet/environnement devient, nous dit Green (1990), structure encadrante de la psyché; elle y prend place paradoxalement comme « cette dimension de l'absence si essentielle, au psychisme, pour sa complexification et son progrès » (Green, 2002, 204). Selon le mot de Lao-Tseu (1979, 41), « C'est avec l'argile que l'on fabrique les vases, mais c'est du vide interne que dépend leur usage. » Telle est la fonction de ce vide structurant qui, de par une réduction du quantitatif, permet un saut qualitatif; il assure une présence qualitativement différente de l'objet à l'intérieur du sujet. « L'utilisation » (Winnicott, 1971c) de l'interprétation est devenue possible, permettant alors une dialectisation du couple sujet/fonction de l'analyste. Jean-Luc Donnet décrit bien le phénomène

« Ainsi s'il "utilise" l'interprétation, l'analysant investit cette capacité de désimplication subjective et de réimplication de la fonction; elle devient *don d'absence** et, à ce titre, ressource fondamentale du site. » (Donnet, 1995, 44)

À l'inverse, la non utilisation de l'interprétation empêche le délestage d'un trop, d'une surcharge économique, du côté de l'analyste comme sujet; cette surcharge le fragilise dans l'exercice de la fonction analytique.

Les pièges contre-transférentiels

Ce statut de l'ordre de la fonction de l'analyste est mis en danger quand n'a plus cours l'oscillation implication/désimplication inhérente au travail interprétatif. Dans ce contexte, le contre-transfert devient l'enjeu fondamental de la cure. En effet, le contre-transfert subjectif risque d'être occulté; le « sacrifice subjectal » (Green, 1990, 365) pourra maintenant concerner l'analyste qui tente de faire porter le poids de l'impasse transféro-contretransférentielle au contre-transfert objectif, celui qui relève de l'analysant.

* Mots soulignés par l'auteur du présent texte.

Dans cette situation difficile, l'analyste s'avance, en quelque sorte, sur un fil et s'avère en danger de basculer d'un côté ou de l'autre. Ce sera tantôt du côté de la tentation pédagogique; faisant alors appel à l'intellect de l'analysant, il s'emploiera à lui enseigner sa problématique conflictuelle ou son métier d'analysant, voire même il lui proposera une attitude à prendre face à ses difficultés. Hors d'une utilisation très ponctuelle, cette démarche éducative met généralement un cran d'arrêt au potentiel symbolisant de la situation analytique.

L'analyste pourra tantôt être tenté de basculer du côté d'une interprétation prématurée du transfert, qu'il s'agisse du transfert proprement dit ou du transfert latéral; il tentera de lier le vécu transférentiel au passé de l'analysant avant que ce dernier ne se soit approprié ce vécu transférentiel, alors même qu'il en fait l'expérience dans un mouvement de désappartenance psychique. Le vécu transférentiel n'est pas élaboré; il constitue une simple évacuation de la charge pulsionnelle. L'analyste est alors entraîné dans un fonctionnement psychique en miroir : sous couvert d'interprétation, par cette rétorsion interprétative, il essaie d'évacuer la surcharge affective contre-transférentielle. Nous sommes ici confrontés au caractère contagieux du trauma psychique et bien malin sans doute qui pourra prétendre en être à l'abri. « Ils ne mouraient pas tous mais tous étaient frappés », nous dit le fabuliste.

Le passé comme objet analytique

Ce dernier piège contre-transférentiel, l'interprétation prématurée du transfert, nous amène à soulever une question qui nous semble pertinente pour l'élargissement de la pratique analytique au-delà du champ de la névrose; c'est la question du passé comme objet analytique, une question que la découverte de la transitionnalité a profondément renouvelée. Avons-nous cependant tiré toutes les conséquences de cette découverte au plan de la méthode analytique? Il vaut la peine de citer ici un peu longuement Winnicott

« En psychanalyse, comme nous le savons, il n'existe pas de traumatisme qui soit extérieur à la zone de toute-puissance de l'individu [...] Le psychanalyste n'est d'aucune aide s'il dit à sa malade : "Votre mère n'était pas assez bonne [...] votre père vous a séduite [...] votre tante vous a laissé tomber." En analyse, les modifications se produisent lorsque les facteurs traumatiques pénètrent dans le matériel analytique selon les modalités propres au patient et *dans le champ de sa toute-puissance**. » (Winnicott, 1960c, 237)

Cette théorie du trauma renoue ainsi avec le modèle hallucinatoire que Freud introduit en 1897; en même temps le modèle est revisité. N'a-t-on pas dit que

* Mots soulignés par l'auteur du présent texte.

l'abandon de la théorie traumatique de la séduction a eu un effet traumatique sur la théorie? Là où Freud, pour découvrir la psychanalyse, a senti le besoin de sacrifier, au plan théorique, le rôle de l'objet/environnement, Winnicott cherche à faire tenir ensemble les deux fils de l'intra et de l'interpsychique.

De plus, Winnicott souligne que cette révision du modèle hallucinatoire n'est pas sans conséquence au plan de la méthode thérapeutique, en particulier au plan du travail interprétatif.

« Pour en revenir à la psychanalyse, j'ai dit que l'analyste est prêt à attendre longtemps que le patient soit capable de présenter les facteurs de l'environnement dans des termes qui permettent de les interpréter comme des projections [...] avec le temps, le patient devient capable d'utiliser les interprétations psychanalytiques des traumatismes primitifs comme des projections. » (Winnicott, 1960c, 238)

Évitons ici un malentendu. Le concept de projection n'a pas chez Winnicott le sens qu'il a couramment chez Freud, celui d'une modalité défensive, le plus souvent pathologique. Pour Winnicott, la projection a une nature et une fonction différentes. Si pour Freud la projection relève d'un mouvement de désobjectivation, de désappartenance psychique, pour Winnicott elle réfère au contraire dans « l'expérience de l'omnipotence », à un mouvement où le territoire du moi s'élargit et parvient à englober la réalité extérieure; la projection a une visée de subjectivation, d'appropriation subjective de la réalité extérieure. Elle devient le véhicule du processus de médiatisation qui conduira à la transitionnalité.

Cette différence de nature entraîne une différence de fonction. Pour Winnicott, la projection a fondamentalement une fonction structurante. Elle est un passage obligé dans l'arrimage psyché/environnement qui est une composante essentielle de la structuration de la psyché

« Tout ce qui est bon et tout ce qui est mauvais n'est pas en soi une projection. *Paradoxalement, il est indispensable au développement normal de l'enfant que tout lui apparaisse comme une projection**. Nous retrouvons ici l'omnipotence et le principe de plaisir en action tels qu'ils sont sans doute dans la petite enfance. » (Winnicott, 1960c, 239)

De cette manière, Winnicott met l'accent non pas sur le contenu x ou y de l'activité mentale, mais sur l'activité mentale elle-même, sa nature ou sa modalité. Le rapport psyché/environnement devient traumatique s'il ne facilite pas la projection de la toute-puissance dans la réalité extérieure. Seule cette projection,

* Mots soulignés par l'auteur du présent texte.

si la réalité se prête à sa réussite, peut subséquemment ouvrir la voie à cette médiatisation de la toute-puissance que représente la transitionnalité.

« La perte de l'omnipotence représente un choc immense pour la psyché », nous dit Winnicott (Winnicott, 1971d, 99). Grâce à cette médiatisation, un processus toujours à refaire, l'appareil psychique peut éventuellement absorber ce « choc immense ». Il pourra différencier dans son fonctionnement un système inconscient où a cours l'omnipotence et un système préconscient où elle cesse d'avoir cours et ce en autant que cet appareil a accès à un territoire tiers où simultanément la *psyché est et n'est pas omnipotente*. Au plan du jugement, nous quittons les catégories du vrai et du faux pour celle du possible. De cette façon, la transitionnalité permet l'accès au statut de sujet.

À l'inverse, l'échec du processus de médiatisation entrave la subjectivation ou l'appropriation subjective de la conflictualité interne. Comme modalité de fonctionnement, l'appareil psychique ne peut avoir recours qu'à l'évacuation hors psyché de la source de cette conflictualité. Selon Bion, la psyché possède fondamentalement deux modalités de réponse à la frustration soit l'élaboration, qui demande de maintenir la source de la frustration dans l'intra-psychique, ou encore l'évacuation où cette source est reportée dans la réalité extérieure.

Dans un contexte transférentiel où l'analysant privilégie la seconde modalité, il est un enjeu prioritaire, celui de favoriser le développement de la capacité d'élaboration psychique. Un long travail d'élaboration du transfert devra précéder l'interprétation transférentielle proprement dite, c'est-à-dire l'établissement d'un lien entre le vécu dans le hic et nunc et l'expérience infantile. Le recours prématuré au passé, dans ce contexte, ne fait que déplacer du présent au passé une source demeurée extériorisée de la conflictualité interne.

L'élaboration contre-transférentielle

Dans le présent contexte, l'élaboration contre-transférentielle devra précéder l'élaboration transférentielle. Cette contrainte à l'élaboration, côté fauteuil, implique, selon Donnet (1995), une imprégnation-transformation de l'analyste. Là comme ailleurs et peut-être là plus qu'ailleurs, il est utile de se rappeler que le changement passe d'abord par l'acceptation du non-changement. Cette acceptation du non-changement est un préalable à l'élaboration de la position traumatique de l'analyste. En même temps, cette élaboration est seule garante d'une remise au travail, en sous-main, de la double paradoxalité à l'œuvre dans cette nouvelle structure individu/environnement que constitue désormais la situation analytique.

L'élaboration contre-transférentielle n'est certes pas sans effet sur la sémantique ou le contenu des interventions de l'analyste; cependant sa visée principale est de modifier ce que l'on peut désigner comme la pragmatique de l'intervention, c'est-à-dire son rythme, sa formulation et tout particulièrement sa tonalité affective. Car l'évolution heureuse de la double paradoxalité semble fonction de *ce qui se passe* dans l'expérience de l'analyse davantage que *de ce que l'on comprend*

dans cette expérience. Dans les situations favorables, avec l'apparition d'une activité de liaison chez l'analysant, le jeu transféro-contre-transférentiel recèle une nouvelle actualisation des conditions de la symbolisation.

Au terme de ce parcours, nous espérons avoir mis en lumière la valeur heuristique d'une synergie entre le concept de résonance contre-transférentielle de Paula Heimann, la théorie économique-relationnelle de la symbolisation de Winnicott et le prolongement de cette théorie dans la réflexion d'André Green sur le travail du négatif. A-t-on suffisamment pris la mesure des ouvertures pour la méthode analytique que représentent ces percées théoriques majeures de la psychanalyse post-freudienne? À cette question, chaque cure apporte sans doute une réponse à sa manière.

wilfrid reid

5757, decelles, bureau 214
montréal, québec, h2s 2c3

Références

- Donnet, J.-L., 1995, *Le divan bien tempéré*, Paris, PUF, Le fil rouge.
- Freud, S., 1887-1902, *La naissance de la psychanalyse. Lettres à W. Fliess*, trad. A. Berman. Paris, PUF, 1956.
- Freud, S., 1905, *Trois essais sur la théorie sexuelle*, trad. Ph. Koeppel, Paris, Gallimard. 1987.
- Gitelson, M., 1952, The emotional position of the analyst in the psycho-analytic situation, *International Journal of Psychoanalysis*, vol. 33, 1-10.
- Green, A., 1990, *La folie privée, psychanalyse des cas limites*, Paris, Gallimard.
- Green, A., 1993, *Le travail du négatif*, Paris, Minuit.
- Green, A., 2002, *Idées directrices pour une psychanalyse contemporaine*, Paris, PUF.
- Heimann, P., 1950, On counter-transference, *International Journal of Psychoanalysis*, vol. 31, 81-84.
- Lao-Tseu, 1979. *La voie et sa vertu*, Tao Tê King, Paris, Seuil, coll. « Points ».
- Montaigne, M. 1588, *Essais*, édition présentée, établie et annotée par Pierre Michel, Le livre de poche, Tome III, chapitre XIII, 1972, 351-416.
- Pontalis, J.B., 1975, Naissance et reconnaissance du soi, in *Entre le rêve et la douleur*. Paris, Gallimard, coll. « Tel ». 1977, 159-189.
- Reich, A., 1951, On counter-transference. *International Journal of Psychoanalysis*, vol. 32, 25-31.
- Reid, W., 2002, Freud, Winnicott : les pulsions de destruction ou le goût des passerelles, *Revue française psychanalyse*, Tome 2, vol. XVII, 1157-1166.
- Ribas, D., 2000, Donald Woods Winnicott, *Psychanalystes d'aujourd'hui*, 52, PUF, Paris.
- Winnicott, D.-W., 1940, Lettre à Kate Friedlander, in *Lettres vives*, trad. par Michel Gribinski, Paris, Gallimard, 1989 34-36.

- Winnicott, D.-W., 1947, La haine dans le contre-transfert, in *De la pédiatrie à la psychanalyse*, trad. par J. Kalmanovitch, Paris, PBP, 1969, 48-58.
- Winnicott, D.-W., 1960a, Le contre-transfert, in *De la pédiatrie à la psychanalyse*, trad. par J. Kalmanovitch, Paris, PBP, 1969, 229-236.
- Winnicott, D.-W., 1960b, Distorsion du Moi en fonction du vrai et du faux « self », in *Processus de maturation chez l'enfant, développement affectif et environnement*, traduit par J. Kalmanovitch, Paris, PBP, 1983, 117.
- Winnicott, D.-W., 1960c, La théorie de la relation parent-nourrisson, in *De la pédiatrie à la psychanalyse*, trad. par J. Kalmanovitch, Paris, PBP, 1969, 237-256.
- Winnicott, D.-W., 1971a, Jouer, proposition théorique, in *Jeu et Réalité, l'espace potentiel*, trad. par Claude Monod et J.-B. Pontalis, Paris, Gallimard, 1975, 55-74.
- Winnicott, D.-W., 1971b, L'utilisation de l'objet et le mode de relation à l'objet au travers des identifications, in *Jeu et Réalité, l'espace potentiel*, trad. par Claude Monod et J.-B. Pontalis, Paris, Gallimard, 1975, 120-131.
- Winnicott, D.-W., 1971c, Objets transitionnels et phénomènes transitionnels, in *Jeu et Réalité, l'espace potentiel*, trad. par Claude Monod et J.-B. Pontalis, Paris, Gallimard, 1975, 7-39.
- Winnicott, D.-W., 1971d, La créativité et ses origines, in *Jeu et Réalité, l'espace potentiel*, trad. par Claude Monod et J.-B. Pontalis, Paris, Gallimard, 1975, 91-119.